

ON S'ABONNE :

PARIS, rue du Croissant, 12.
Départements et Alsace-Lorraine, chez les libraires, les directeurs de poste et de messageries, et aux Agences de la Société Générale.
ALLEMAGNE, dans les bureaux de poste et chez V. A. Ammel, libraire, rue Brûlée, 5, à Strasbourg.
ANGLETERRE, à Londres, chez MM. Delizy, Davies & Co, 1, Finch Lane, Cornhill, et à l'Agence de la Société Générale, 38, Lombard Street, E. C.
AUTRICHE, BELGIQUE, ESPAGNE, HOLLANDE, ITALIE et autres pays de l'Union postale, dans les bureaux de poste et chez les libraires.

APRÈS BOURSE
QUATRE HEURES

	Baisse	Raïsse
3 0/0	81 10	05
3 0/0 amortiss. .	82 80	05
4 1/2 0/0 1883 ..	109	05
Cons. anglais ..	n/a	15
italien	95 30	15
Flor. autric. (or).	89 1/2	1/2
R.p. Extr. nouv.	58	1/16
Egyptien 6 0/0 ..	333 75	
Ch. Egyptiens ..	450	
Turc 4 0/0 (nouv.)	16 75	
Banque ottomane	535	1 25

PARIS, 22 AOÛT

DERNIÈRES NOUVELLES

INTÉRIEUR

Les obsèques de Mgr Le Courcier, archevêque de Sébastie, officier de la Légion d'honneur, ont été célébrées ce matin, en grande pompe, en l'église métropolitaine. Au centre du choeur, il y avait un catafalque supporté par des chapiteaux de style corinthien, qu'éclairaient douze lampadaires.

Sur le pourtour, des draperies noires lamées et frangées d'argent et surmontées d'écrans portant la devise : *Reclut et Indignus* en caractères latins.

Le cercueil était recouvert de M. l'abbé Albin, le digne successeur de l'abbé Chénal.

Suivant la volonté manifestée à son lit de mort par Mgr Le Courcier, les honneurs militaires n'ont pas été rendus.

Le cortège est parti de la maison mortuaire, 236, boulevard Saint-Germain, dans l'ordre suivant :

Deux voitures précédant le char et dans lesquelles avaient pris place Mgr de Cabrière, évêque de Montpellier et les membres du chapitre de Saint-Denis.

Le char, aux roues argentées, traîné par deux chevaux caparotés, et escorté par les élèves de Saint-Nicolas.

Puis venait un maître de cérémonies portant sur un coussin les décorations du défunt.

Le deuil était conduit par M. l'abbé Ravallhe, curé de Saint-Thomas d'Aquin, ayant à ses côtés MM. les abbés Bonnot et Grégoire, du chapitre de Montpellier.

La Société des sapeurs-pompiers de France, dont Mgr Le Courcier était vice-président, avait envoyé une nombreuse délégation en tête de laquelle on remarquait le drapeau de la Société, portant à la hampe un large croix.

Le cortège, à Notre-Dame, était présidé par Mgr Richard, archevêque de Larisse et coadjuteur de S. Em. le cardinal Guibert.

Pendant la messe, la maîtrise a interprété un *Pie Jesu*, composé pour la circonstance par M. l'abbé Geispietz, maître de chapelle, et l'organiste, de Franck.

Le *Te Deum* du *Pie Jesu* a été chanté par M. Colomb.

Suivant la coutume, quatre absoutes ont été données : par Mgr Richard, qui avait dit la messe ; par Mgr de Cabrière, par l'abbé Ferrat, aumônier de la nonciature, et par l'abbé Testy, chanoine du chapitre de Saint-Denis.

Dans l'assistance nous avons remarqué un très grand nombre de religieux et de religieuses, la plupart des curés des paroisses de la capitale, ayant à leur tête M. l'abbé Legrand, leur évêque, etc., etc.

A l'issue de la cérémonie, qui n'a été terminée qu'à midi, l'inhumation a eu lieu dans un des caveaux de la métropole.

Aujourd'hui, à deux heures du soir, le nommé Jean Rossignol, conducteur d'un camion appartenant à M. Bélat, demeurant rue du Marais, 27, était occupé à décharger des marchandises au numéro 40, rue des Jeûneurs, lorsque, pendant son absence, des malfaiteurs ont enlevé un ballot d'effets ; à son retour, il s'aperçut qu'il avait été la victime. On n'a pu découvrir le voleur.

Le Bayard n'est pas attendu avant lundi soir ou mardi matin de Hyères, il ne pourra approcher qu'à deux kilomètres environ du rivage.

Le corps de l'amiral Courbet sera transporté aux Salins sur une chaloupe canonnière transformée en chapelle ardente.

Huit officiers et soixante-quatre hommes en armes formeront une garde d'honneur autour du cercueil.

Le débarquement aura lieu mercredi ou jeudi.

On nous télégraphie de Lyon qu'une manifestation de 50,000 ouvriers tisseurs a eu lieu hier, contre les fabricants qui n'ont pas encore accepté les nouveaux tarifs. Aucun désordre. Aujourd'hui à ou lieu, une nouvelle réunion.

Alger, 22 août.

Les incendies forestiers signalés par les dépêches d'hier continuent. Aujourd'hui on reçoit de Bône la nouvelle que ces incendies ont recommencé avec une grande intensité dans la commune mixte de Zerizer.

Le feu a gagné les forêts particulières de Kef Djemel et Oued Soukran, ainsi que les bois communaux de Oued Serrin.

Tous les efforts faits en vue d'arrêter le feu sont inutiles, car l'incendie s'étend sur un front de dix kilomètres, et l'on a les plus grandes craintes pour toutes les forêts de la région.

Les indigènes sont réquisitionnés dans un rayon de 40 kilomètres pour concourir aux secours.

Sur la demande de M. Tirman, gouverneur, le général Delebecqne a donné l'ordre d'envoyer des troupes sur les lieux du sinistre.

Saint-Flour, 22 août.

Un incendie s'est déclaré à Talizat. Douze maisons ont été détruites. Huit familles sont restées à la misère.

Cinq personnes sont blessées, dont trois grièvement.

Le ministre de l'intérieur a envoyé un secours de mille francs.

Toulon, 22 août.

L'on a constaté quatre décès chochériques, deux en ville et deux dans les faubourgs.

L'attitude de la population est bonne.

Arras, 22 août.

Une explosion de grison s'est produite hier à Courcelles-les-Lens. Une quinzaine de mineurs ont été blessés.

Le conseil général du Pas-de-Calais, averti de la catastrophe, a voté une somme de 1,500 fr. pour venir en aide aux victimes.

EXTERIEUR

Londres, 22 août.

Tigrane pacha, qui, depuis trois mois, est en négociations pour le compte du gouvernement égyptien, afin de déterminer la procédure à adopter, en cas de violation par les étrangers de la législation qui régit la presse en Egypte, vient de terminer sa mission en Angleterre. Il part aujourd'hui pour Paris en vue de s'entretenir sur le même sujet avec le gouvernement français.

Le Times croit savoir que Tigrane a réussi à s'entendre avec l'Angleterre.

Madrid, 22 août.

La réponse de l'Allemagne à la protestation de l'Espagne, au sujet de l'affaire des Carolines, est attendue par le courrier de dimanche.

INFORMATIONS

On se rappelle qu'au mois de juin dernier, le Conseil municipal de Paris prit une délibération pour débiter une soixantaine de votes publics de Paris.

Cette délibération a été transmise par le préfet de la Seine au ministère de l'intérieur.

Nous apprenons qu'elle ne sera qu'en partie suivie d'exécution. Dès aujourd'hui, en effet, nous pouvons annoncer que la rue Bonaparte, le boulevard Haussmann, la rue Notre-Dame-de-Nazareth, etc., etc., conserveront leurs noms actuels, en dépit du vote de l'Hôtel de Ville.

M. Camille Barrère, ministre plénipotentiaire, chargé du consulat de France au Caire, vient de quitter les eaux de Carlsbad, pour revenir à Paris.

Quand retournera-t-il à son poste, dont il est absent depuis près de quatre mois déjà ?

Nous l'ignorons ; mais nous devons constater que ce diplomate en prend fort à son aise.

Le ministre de la marine avait commencé à préparer un projet de budget du Tong-King ; les recettes en seraient fournies, partie au moyen d'impôts locaux, partie au moyen d'une subvention de la Métropole.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

Nous apprenons que ce projet, qui devait être soumis au Conseil supérieur des colonies, est ajourné jusqu'à nouvel ordre, de même que les projets relatifs à l'organisation administrative et à l'organisation judiciaire ; on attend sans doute une pacification plus complète du pays.

Comme cette pacification peut se faire longtemps attendre, nous voyons obligés de supporter toutes les dépenses nécessitées par l'occupation du pays.

plus énergiquement voulu que la création d'un lieu de culte à Hyères. M. Brisson était sous l'influence des amis de M. J. Ferry.

L'amiral Galibier paraît non seulement fort attristé, mais fort humilié.

C'est vainement que l'on allègue, pour justifier cette décision tardive que, par ces temps d'épidémie, une trop grande agglomération de personnes serait dangereuse.

La situation était la même au 14 Juillet, à Paris et ailleurs. Est-ce que le gouvernement a pris des mesures pour éviter un trop grand concours de monde. Il a purement et simplement maintenu la fête à sa date.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

On se rappelle l'affaire de Vizille. Un soldat avait été attaché au bâton d'un mulet. A la suite de plaintes portées, le capitaine R. avait été mis en non-activité par suspension d'emploi.

Les faits n'avaient pas, Dieu merci ! la gravité que leur avaient attribuée les journaux, comme nous l'avons toujours pensé et comme nous avons cru devoir le dire.

En effet, par décret du 18 août 1883, M. R. vient d'être nommé à l'activité, dans l'artillerie, dans le grade de capitaine. Il a été classé à la 3^e batterie du 6^e régiment, pour y faire le service.

Les républicains rouges vont crier, hurler, qu'il n'y a qu'une réponse à faire : à se montrer plus circonspect dans leurs accusations contre l'armée.

ailles, M. Ernest Duvergier de Hauranne.

Eh bien ! quand nous suivons ce conseil d'un des leurs ; quand nous nous unissons pour « nous défendre contre un ennemi commun », pour mettre un terme à « la politique imbécile » qui « gaspille notre argent aux quatre coins du monde », et « verse sans profit notre sang sur de lointains champs de bataille », les républicains s'en étonnent, les républicains s'en indignent !

Le Journal des Débats, notamment, se voit la face devant cet accord des partisans de l'Empire et des partisans de la royauté, qui lui semble « le spectacle le plus démoralisant de ce temps ». Les idées du Journal des Débats sur la morale se sont bien modifiées. C'est que — comme le disait si bien un jour son patron M. Léon Say, à qui l'on reprochait de contredire au ministère ses théories d'opposition — « en changeant de situation, on change de point de vue ».

A ces adversaires de l'alliance conservatrice, beaucoup moins intéressants que ceux de la première catégorie, parce qu'ils ont pour mobile non pas des scrupules exagérés, mais de simples intérêts de parti, il n'y a qu'une réponse à faire : « Veuillez vous rappeler les beaux jours de l'Union libérale. Veuillez relire la brochure de votre ami M. Duvergier de Hauranne. Vous y verrez ce que nous n'aurions pas osé vous dire nous-même qu'en combattant cette nouvelle ligue de « tous les bons citoyens », momentanément réunis par un intérêt commun, on se range, volontairement, parmi les « fanatiques » ou parmi les « fanatiques »... Faites votre choix ! »

La République française, en prévision, sans doute, des élections prochaines, essaie à la fois de justifier aux yeux des populations la politique sociale des gouvernements opportunistes et de séduire les instituteurs par des promesses nouvelles. Elle prend texte des brochures de propagande conservatrice répandues dans les campagnes pour contester que les dépenses qui ont ruiné les communes pour édifier et maintenir d'anciennes maisons d'écoles aient eu un caractère excessif. Mais elle se garde bien d'entrer dans le détail des faits et des chiffres. L'argument majeur qu'elle invoque pour justifier son assertion est qu'à l'exposition d'Anvers on a pu voir le modèle ou la réduction de l'école normale de Bruges, et qu'il y avait, dans cette école, une salle de billard et même un billard.

Un billard ! voilà ce que l'opportuniste promet aux instituteurs pour un temps prochain, s'ils veulent bien et s'ils incitent les populations à bien voter. Si les opportunistes triomphent aux élections prochaines, et si, par conséquent, M. Paul Bert redevient ministre, il mettra des billards partout ; le billard laïque deviendra gratuit en attendant qu'il devienne obligatoire, même dans les lycées de filles.

Dans le *Petit Faust*, le pédagogue adresse à Valentin qui vient lui confier sa sœur, j une fille de seize ans et demi, cette question insidieuse :

« Elle ne joue pas au billard ? »

A l'enlèvement, et en pareil cas, cette interrogation sera superflue. Toutes les jeunes filles joueront au billard.

L'introduction de cet art d'agrément dans les familles colères sera doute de nouvelles centaines de millions, qui, ajoutées aux folies des palais scolaires, achèveront de ruiner le pays. Mais l'idéal de M. Paul Bert et des trois ou quatre sages qui l'environnent sera réalisé. Nous aurons des femmes pour qui le carambolage n'aura point de secrets, mais qui n'auront pas ce que c'est que Dieu.

Une compensation, S. V. P. !

position; ce différend s'est terminé hier par un duel au sabre. Les deux adversaires ont été légèrement blessés.

Aujourd'hui ont eu lieu, en l'église Saint-Honoré d'Eylau, les obsèques de M. Petitjean, premier président honoraire de la cour des comptes, grand officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de soixante-dix-sept ans.

S. Exc. le nonce apostolique est parti pour Boulogne-sur-Mer. Il doit y couronner, demain dimanche, la statue de Notre-Dame de Boulogne. Treize archevêques et évêques assisteront à la cérémonie.

A l'occasion du deuxième anniversaire de la mort du comte de Chambord, un service religieux sera célébré le 24 août, à neuf heures et demie du matin, à l'église Saint-Germain-des-Près. Une autre messe sera dite à huit heures du matin à Saint-François-Xavier.

Le prince Wladimir Dolgorouki, gouverneur général de Moscou, est arrivé à Paris. Il est descendu à l'hôtel du Rhin, place Vendôme.

Déplacements et villégiature à Royat : M. le vicomte du Péroux. M. le marquis de Marliave. M. le comte de Contans. M. de Roggic. M. le comte de Bargewiska. M. de Tolédo. Mme la marquise de Guerry de Beauregard.

Nous sommes heureux d'annoncer la naissance d'un journal bonapartiste intitulé *l'Union du Lot*, et ayant pour rédacteur en chef M. de Curienne.

Bonne chance et longue vie à notre vaillant confrère!

Entre autres jolis dessins, le *Triboulet* de cette semaine contient une page où le comte de Paris est représenté en *Hercule au carrefour*. C'est une composition artistique en même temps qu'une critique politique.

Au ministère de l'intérieur, la direction de la presse vient de commencer ce qu'il est convenu d'appeler le dossier des élections.

Voici en quoi consiste cette besogne : Les employés découpent dans chaque journal de Paris ou de la province les professions de foi des candidats, les manifestes des comités, les discours tenus dans les réunions publiques, etc., etc. Ils collent ces coupures sur des feuilles blanches et en forment un dossier classé par journée.

Les élections terminées, on n'a plus qu'à agglométrer tous les documents qui concernent chaque candidat et on a de la sorte le dossier général et détaillé des élections.

Au ministère, il y a des chambres bondées de documents de cette sorte.

LE CONFLIT HISPANO-ALLEMAND

L'irritation croît en Espagne, et des symptômes significatifs de mécontentement général se produisent un peu partout, et surtout à Madrid.

La *Correspondencia*, organe officieux de Madrid, s'exprime en ces termes :

Il convient que, dans ses commentaires sur l'annexion des îles Carolines par les Allemands, la presse espagnole soit unanime. Il serait insensé de reprocher et incident au gouvernement actuel, quand M. Canovas est le premier qui, après tant de siècles d'abandon, a décidé l'occupation effective de cette colonie, à insérer une somme dans ce budget et envoyé dans ces îles une expédition dont nous ignorons encore le sort.

Les Allemands ont notifié leur protectorat sur ces îles; notre gouvernement a immédiatement formé opposition à cet acte. Nous espérons que l'Allemagne voudra bien examiner nos droits et se désister de son entreprise. Mais, au point où en sont les choses, il faudra pour cela de longues négociations, la production de nombreux documents, tout un débat international que l'on ne peut guère abrégier.

Il faut donc prendre patience, raffermir le gouvernement par l'unanimité de nos protestations, nous fier à notre bon droit et à la justice d'une puissance qui se dit notre amie.

On télégraphie de Madrid 21 août :

Hier soir a eu lieu une réunion de la Société des Africainistes. M. Gœllo, président de la Société géographique de Madrid, et M. Garvajal, député républicain, ont prononcé des discours flétrissant énergiquement la conduite de l'Allemagne.

Un auteur Pa qualifiée de perfide (alors) spoliation, en l'absence de tout droit, l'Allemagne prenait cette attitude révoltante quand l'Espagne était accablée de malheurs par les tremblements de terre, les épidémies, etc.

Aujourd'hui, la Société tiendra une nouvelle séance pour demander au gouvernement de prendre des résolutions énergiques.

On annonce d'autres meetings populaires de protestation.

Le comte de Solms, ministre d'Allemagne en Espagne, ne se montre plus au théâtre, ni à la promenade de la Granja, car on lui témoigne, quoique avec courtoisie, une extrême froideur.

D'après l'agence Fabra, il y a lieu de croire que l'Allemagne renoncera à occuper les Carolines, ou bien que l'Espagne rompra toutes relations commerciales et diplomatiques avec elle.

Des lettres de la Granja assurent que l'ambassadeur d'Allemagne, à cause de la fausse situation où il se trouve, doit se rendre à Berlin pour élucider la question des Carolines.

D'autre part, on télégraphie au *Temps* :

Londres, 21 août, 11 h. 40. On mande de Madrid au *Central News* que le gouvernement allemand vient de répondre aux réclamations du gouvernement espagnol relativement aux îles Carolines par une note conçue en termes amicaux, et promettant de soumettre ses réclamations à un examen consciencieux et loyal.

En attendant, l'opinion publique en Es-

pagne se montre de plus en plus irritée contre l'Allemagne.

On lit dans le journal allemand, la *Gazette universelle* :

La nouvelle que des navires espagnols sont partis pour les Carolines a été très froidement accueillie ici et n'y a causé aucune inquiétude.

On s'explique avec calme les droits de l'Espagne et l'on prendra des mesures conformes au résultat de cet examen.

Suivant une dépêche de Madrid publiée par le *Daily News* de ce matin, l'Allemagne ne se contente pas de persister à établir son protectorat sur les îles Carolines, mais le ministre allemand a remis au gouvernement espagnol une note protestant contre l'envoi de croiseurs et de troupes de Manille pour occuper la principale de ces îles.

Entrevue du czar et de l'empereur d'Autriche

Le train qui doit conduire le couple impérial de Russie à Kremsier, est prêt depuis deux jours à Peterhof. Le départ aura lieu demain dimanche.

Le czar et l'impératrice seront à Kremsier mardi.

L'empereur François-Joseph et l'archiduc Rodolphe iront à leur rencontre à Huellem, et l'impératrice Elisabeth les attendra à la gare de Kremsier.

Un dîner officiel sera donné en leur honneur et suivi d'une représentation théâtrale. Le lendemain, 26, les personnages royaux feront une partie de chasse. Il y aura ensuite déjeuner officiel. L'empereur et l'impératrice de Russie prendront congé des souverains d'Autriche-Hongrie dans l'après-midi du même jour.

On affirme que l'empereur, après l'entrevue de Kremsier, n'ira, comme l'avaient annoncé plusieurs journaux, ni à Gmünd ni en Allemagne, mais retournera directement en Russie.

GAZETTE DE PARIS

Excursions « intra muros »

Oh est Paris, à cette époque de l'année? Oh sont les Parisiens? Oh sont les cercles et oh sont les théâtres? Oh sont les dots maisons, hospitalières au beau langage et aux dissertations animées sur l'art, la poésie, la politique? Oh se trouvent ces réunions intimes que la saison hivernale nous apporte, tout empreintes de sympathie et de confiance réciproques, qui font si chaud au dedans du cœur, pendant qu'il fait si froid au dehors de la chambre? Oh sont les femmes aimées? Oh sont les hommes amis? Toutes et tous ont pris leur vol loin de la grand'ville, nous laissant seuls, les forçats de la plume; ils nous ont abandonnés avec cet egoïsme suprême, qui fait les mauvais cœurs et les bons estomacs. Ah! les méchants qui oublient! Ah! les méchants qui font semblant de ne se souvenir!

Ainsi, l'autre jour, je me lamentais sur le vide de certaines âmes et sur le vide de certains quartiers de Paris, lorsque, tout à coup, l'idée me vint que puisque d'autres voyageaient, je pouvais bien voyager moi-même. Mais où aller? N'importe; pourvu que ce ne soit pas trop loin, « que ce soit à la voir prochaine » et que ce soit encois parles fortifications. Si je faisais dans ma propre ville un voyage d'exploration, de découverte?

En vérité, je n'avais que l'embarras du choix; car personne ne connaît moins Paris que le Parisien; chacun est pris par ses affaires, ses habitudes, la routine de la vie journalière et trouve le moyen de vivre ici de l'existence retirée de la province, se confinant dans un cercle restreint, cercle volontaire de Popilius, qu'il ne franchirait pour rien au monde.

Hier, j'ai donc pris mon courage à deux mains et je suis parti...

J'avais fait mon plan, tracé mon itinéraire : j'allais au Musée de Cluny.

Il y avait des années (il y avait bien 15 ans!) que je n'avais mis les pieds dans ce sanctuaire—le mot n'a rien d'excessif—où les fidèles de l'art peuvent venir faire leurs dévotions devant des trésors sans prix, reliques sacrées des âges passés, qui nous racontent ce qu'était la vie de nos ancêtres. Ils nous avertissent, si je ne craignais de jeter le découragement parmi mes contemporains, je dirais même qu'ils valaient mieux que nous... Mais passons.

Reellement, je suis sorti, émerveillé, ébloui par tout ce que je venais de voir dans ce temple peuplé de splendeurs, confié au zèle éclairé de l'éminent Darcet, un grand prêtre de l'art; et tout joyeux, je parlais de « ma découverte » à un camarade de chaîne qui me dit : « Puisque vous aimez tant que cela les friperies (friperies : oh! profanation!) allez au « Chat noir », vous en verrez autre qu'à Cluny et vous pourrez y faire — ce que j'apprécie bien plus — un fort bon déjeuner.

— Le Chat noir? Mais j'y ai été. Un soir, je me suis aventuré dans ce « repaire » et j'ai cru que je n'en sortais pas vivant.

— On vous a battu, injurié, tué?

— Nullement; c'est une façon de parler. Tout le monde a été au contraire charmant; à commencer par le maître de la maison; mais il y avait là-dessus une foule, un bruit, un tapage, des cris...

— Pas tant qu'à la Chambre des députés quelquefois?

— Je l'avoue. Eh bien! oui, réellement, je me suis beaucoup amusé : cette gaieté franche, de bon aloi, toute faite de jeunesse irrésistible avait fini par me gagner moi-même. Ah! la bonne soirée! Mais qui se la rappelle, de ceux qui étaient là?

— Vous savez que le « Chat noir » a changé de gothique; il habite maintenant rue Laval, je ne sais trop à quel numéro. Dans tous les cas, vous le verrez bien sur le haut du toit, vous guettant au passage et vous attirant de son regard fascinateur.

Le lendemain, poursuivant le cours de mes « explorations », je me rendais rue Laval, où bienôt j'apercevais un vieil « Hostiel », se détachant par la banalité des maisons qui l'entourent par son grand air, comme le ferait un cavalier du temps

de Henri IV dans la foule des gommeux et des grelottux d'aujourd'hui.

Le chat de M. le marquis de Carrabas était très fier des propriétés de son maître. Le « Chat noir », lui, aurait le droit d'être bien plus fier encore, car il est dans ses propres meubles et dans son propre immeuble. La maison lui appartient, et il est en train de finir les derniers aménagements intérieurs du second étage, comme nous le verrons tout à l'heure.

Il est cinq heures de l'après-midi, lorsque j'entre dans l'« Hostiel » par la porte un peu basse du temps. Dans le vestibule, un grand diable de Suisse, splendide dans son uniforme rouge, ayant au poing une hallebarde, qu'il fait résonner fièrement sur la dalle, à mon arrivée.

Un peu intimidé par cette entrée, devant moi un escalier en bois sculpté, je commence à monter prestement; mais le Suisse m'invoque plus prestement encore à ne pas continuer et à prendre la première porte à gauche. Ce que je fais, après avoir admiré une très belle statue d'Houdon, Diane, et de fort beaux vases japonais qui ornent le vestibule.

Me voici au rez-de-chaussée, dans une grande pièce moyen-âge, suivie d'une salle plus petite dans le même style, laquelle donne sur une miniature de jardin, qui a bien son prix à cette époque de l'année.

J'admire tout d'abord un splendide vitrail qui occupe l'immensité de la baie donnant sur la rue; puis, accrochés au mur, sur de vieilles tapisseries, différents tableaux : Le Moulin de la galette.

Pour le Roi de Prusse. Des oiseaux de Gervex; ensuite des « chais », sans doute des parents du maître de chais, signés Steinlein; plus loin « la Mère Michel » qui cherche sans doute ce que vous savez bien qu'elle a perdu; puis des tableaux de Bail, Gandara, Daumier, et un intéressant *Parce Domine*, de Willette.

Dans la première pièce, à noter encore une remarquable cheminée par Grasset; dans la seconde, un buste très curieux de Jeanne d'Aragon.

Entr'apergus des albums qui paraissent des plus intéressants, mais qu'on ne doit confier qu'à ses initiés.

Peu de consommateurs à cette heure de la journée. Une trentaine de personnes tout au plus, écoutant l'excellent troupe Albertini qui fait chanter les mandolines dans le jardin. Des garçons habillés en académiciens font le service. Ha académiciens, pourquoi?

Dans une maison où l'on joue de vieux menusets et où l'on chante de vieilles chansons; où tous les vendredis il y a des matinées littéraires et musicales; dans une maison où l'art et la poésie ont des préférences à être respectés; où l'on rencontre des hommes de lettres et des artistes qui aspirent plus ou moins à l'académisme... et même des académiciens : c'est là une exagération — soyons éphémère — exagérée.

Cependant, à force d'intrigues, j'ai pu franchir l'escalier et arriver au premier étage. Très soignée, particulièrement intéressante, cette partie de la maison. De vieux meubles, de vieux ustensiles, du « vrai vieux », enendez-vous, qui tiennent très honorablement sa place à Cluny, où j'étais hier.

Une cheminée Louis XIII authentique; des bibelots du temps jadis; et puis le buste de la « Femme inconnue », des dessins de Steinlein, Rivière, Desbouts, et des oiseaux de Mery.

Ma foi, le Suisse ne me voit pas, je grimpe au deuxième étage; voici les bureaux du journal, car le « Chat noir » a son journal, comme un candidat aux élections; seulement, à l'opposé de l'autre, il fait un journal amusant. Aussi le trouve-t-on dans tous les kiosques. Voici une grande salle, non finie, intitulée : « le Panthéon », et qui vraiment n'a pas besoin d'autres ornements que ceux qu'elle possède; j'y vois, en effet, un Rembrandt, puis des Gervex, Bastien Lepage, baron d'Ache, etc. J'y admire une très belle statue : La Prière de Nuremberg. C'est dans cette salle qu'on organise la fameuse fête de Villon, qui a déjà fait répandre tant de flots d'encre, si bien que, lui-même, n'aurait su le premier, dans ce siècle grossier, débrouiller l'art com... de tous ceux qui ont écrit pour et contre lui.

Je descends. L'« Hostiel » continue à être dans l'ombre et le mystère; pas de bruit; un silence religieux; on se croirait dans un musée de l'Etat. Ce doit être à cette heure recueillie, où à des heures semblables, on rencontre ici les politiciens, les littérateurs, les artistes, les écrivains de race qui se rendent souventes fois au cabaret du « Chat-Noir » pour deviser des choses du temps.

Mais, si l'on revient un soir, quand, sur la façade de la maison, les lanternes de Grasset enflamment le « chat » de Charpentier, encadré dans un soleil flamboyant, ainsi qu'un Louis XIV; quand, du haut en bas, la fête sonne sa joyeuse fanfare, quand les cris et les rires éclatent stridents ainsi que des coups de feu un jour de combat; quand le rire, comme l'esprit gauchon, mous e, pétile et fait sauter les bouchons et les cœurs; quand enfin la devise du « Chat Noir » : *Gaudemus! amamus-nous! réjouissans-nous; gaudissimus-nous!* est la loi suprême; et que la folie agite dans toute la maison ses joyeux grelots.

Gaudemus! Qui sait si, après tout, ce n'est pas dans ce seul mot que se résume la vraie loi, la vraie vérité, la vraie morale, que les philosophes stoïciens s'évertuent à nous représenter, depuis des siècles, sous des tentes si tristes et si terribles que, quelquefois, ils sont parvenus à nous les faire prendre en horreur?

Allons, mes frères, *gaudemus!*

JULES BOURGEOIS.

NOUVELLES MILITAIRES

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Les quarante-cinq élèves de l'école polytechnique, dont les noms suivent, sont nommés sous-lieutenants élèves du génie à l'école d'application à Fontainebleau, pour prendre rang du 1^{er} octobre, savoir :

MM. Loiseleur — Poullillon — Fénélon — Speckel — Salomiac — Dum-n — Emery — Ribeyrac — Grange — Lecourt — Tailade — Heliott — Labarbe — Fraion — Desmarque — Griffon — Laurens — Soulié — Schragr — Gosselin — Perceron — Pabou — Henry.

Caudillier — Verbecque — Gattou — de Lavit — Lemaire — Paré — Gellie — Tisserand — Simon — Forest — Meyer-Heine — Rebuffat — R. Riad — Furaud — Guilbert — Brolet — H. Berty.

Peyronel — Coche — Debureau — Pierre — Marchal — Pelgner — Didier — Régulier — Villegroux — Delage — Chaudessais — Parlier — Lévi-Alvarez — Walter.

Faits divers

Lugubre trouvaille.—Des employés de la voie du boulevard de la Chapelle, vers trois heures de l'après-midi, ont découvert, à l'extrémité de la rue de la Chapelle, sur le territoire de Pierrefitte, le cadavre d'un individu étendu dans les fossés, et paraissant âgé de quarante ans.

Le parquet, immédiatement prévenu, a délégué aussitôt M. Levaillé, commissaire de police, pour ouvrir une enquête.

D'après les constatations faites par ce magistrat, il résulte que la victime aurait été précipitée sur la voie par la portière du wagon.

Vol et le signalement communiqué par la voie de la police.

Taille ordinaire, cheveux blonds, visage ovalé orné d'une barbe taillée en pointe, moustaches longues et relevées.

La victime était vêtue d'une chemise à rayures rouges et bleues, d'une flanelle, d'un gilet noir, d'un pantalon en coto naïf bleu, d'un paletot de même couleur, et était coiffé d'un chapeau noir.

Dans ses poches se trouvait un mouchoir marqué aux initiales C. C.

Les conséquences du chômage.—La rue de la Chapelle, vers onze heures, un employé de commerce, nommé Emile V..., demeurant rue d'Anversvillers, rentra chez lui lorsqu'il aperçut que deux individus, qui lui avaient paru le suivre rue Lafayette, continuaient à marquer le pas derrière lui.

Après avoir inspecté la rue, sans apercevoir immédiatement un secours possible, se retourna résolument vers les deux individus, en sortant un revolver de sa poche et les invita à ne pas passer du même côté que lui, sous menace de faire feu de son arme.

Comme il parlait, un des individus s'est jeté à lui, croyant le prévenir; mais V... qui était sur ses gardes, a fait feu à deux reprises.

L'homme fit un bond de côté, puis se mit à fuir à toutes jambes. Son camarade l'avait devancé et courait plus vite que lui.

Des gardiens de la paix, attirés par le bruit des détonations, ont essayé de leur barrer le passage; un seul d'entre eux a pu être arrêté.

Cet individu est un journaliste sans travail.

Une des balles tirées par V... avait traversé son hongron sous l'aisselle sans tinter la chair.

Vol de bijoux.—Nous avons annoncé, il y a plusieurs jours, qu'un vol de 90 000 francs de bijoux avait été commis à l'hôtel du Louvre, au préjudice d'une dame P..., descendue dans cet établissement, en compagnie de son amant, M. X...

Enquête ouverte par M. Allis, commissaire de police du quartier, a établi que le véritable coupable n'était autre que M. X..., qui, le lendemain du jour où le vol a été commis, a subitement disparu.

Mandat d'amener a été décerné contre M. X..., qui, pense-t-on, s'est réfugié en Angleterre.

Mois d'un chef de train.—A deux heures du matin, le nommé Joseph Lein, chef de train de la compagnie de Lyon, qui croyait parti depuis une heure par un train de marchandises, a été trouvé mort dans la gare de Bercy.

Le malheureux avait le crâne fracassé. On suppose qu'il sera tombé du fourgon sur la voie pendant que le train était en marche.

Un vol de deux cent mille francs.—Un vol considérable fut commis, il y a quinze mois, dans une grande maison de banque d'une des principales villes de la Suisse. On avait constaté des faux au nombre de quarante, dont les importances (200 000 francs), avaient été payées par la banque.

Aussitôt qu'on se fut aperçu de la contrefaçon des signatures, plainte fut portée à la police, et le signalement de la personne qui avait présenté les traites fut donné aux agents.

La police suisse envoya ce signalement dans tous les pays voisins et en Amérique. On désespérait de trouver le faussaire, qui devait sans doute exploiter d'autres banques, lorsque, hier, les agents de la sûreté ont arrêté dans le quartier d'Hauteville un individu dont le signalement était conforme à celui donné par la police helvétique.

Naturellement, l'individu arrêté a protesté de son innocence, en disant qu'il était négociant anglais, etc., etc.

Une perquisition a été opérée, avant-hier soir, dans la chambre d'hôtel du quartier Poissonnière, où il est descendu depuis deux jours.

Toutes les valeurs et les papiers ont été saisis et cet individu a été gardé à la disposition de la justice jusqu'à plus ample informé.

Petites nouvelles.—Demain dimanche, à deux heures, M. Jean Jarry, dans une conférence publique, à la mairie du Trocadéro-Passy, décrira les voyages de la pla éte Mars autour du Soleil et l'aspect de sa surface. Projections à la lumière oxydrique.

Le Crime de Villemoble

Des constatations médicales ont été faites dans la journée d'hier par M. le docteur Brouardel et M. le docteur Piélat, médecin à Villemoble, au sujet du squelette trouvé dans la propriété Ménétre. On a recueilli les ossements de la tête, des épaules, des bras et d'un bras et d'un tronc.

C'est sans motif qu'Euphrasie Mercier prétendait que ces ossements pouvaient être ceux de la victime de Pel, car il a été constaté que les ossements avaient été calcinés et brisés avant d'être mis dans la chaux. On a, en conséquence, saisi un coq qui a été emporté avec les débris d'ossements placés dans les bœufs.

D'après les avis des médecins, la femme à laquelle appartenaient ces ossements était dans la force de l'âge. La calcination ne remonte pas à plus de deux ans.

Interrogée de nouveau par les magistrats instructeurs, Euphrasie Mercier n'a fait aucun aveu. Une note d'Euphrasie Mercier habitant Villemoble pendant que temps. Il y a huit jours, elle est, dit-on, partie pour New-York. C'est ce départ qui a donné une apparence de vérité à la version d'après laquelle la famille Mercier devait inévitablement quitter également la localité.

Les débris humains découverts avant-hier pendant les fouilles pratiquées dans le jardin de la demoiselle Ménétre ont été enfermés dans quatre boîtes, cachetées et scellées. Hier matin, ils ont été envoyés au cabinet de M. Kuehn, chef de la sûreté, qui a pour suivi l'enquête avec M. Aithalin, juge d'instruction.

D'ici deux ou trois jours, M. Kuehn se rendra avec M. L'Hôte, expert chimiste, à Villemoble, afin d'opérer une nouvelle descente dans la propriété. Les planchers seront enlevés et les diverses pièces de l'immeuble fouillées avec soin. De nouvelles fouilles seront également pratiquées dans le jardin, où il n'est pas impossible que la demoiselle Ménétre ait été assassinée.

Le poêle-cloche qui a dû servir à brûler le cadavre de Mlle Ménétre a été saisi, ainsi qu'une perruque blonde à coques, qui a été trouvée dans les fosses d'aisances.

Cette perruque est une pièce fort importante pour l'instruction. Mlle Ménétre l'avait, en effet, une perruque blonde, et c'est ainsi qu'elle est représentée sur la photographie trouvée dans les papiers saisis à Villemoble.

Dans les cheveux de cette perruque étaient plantées une dentelle d'épingle à cheveux relevant les nattes et des coques de r. ban rouge. Sur le devant, des *bigoudis* étaient tordus autour de six mèches pour les fixer.

En juin dernier, Euphrasie Mercier, qui venait de vendre sa propriété, avait eu l'intention de quitter la France. Elle en avait été empêchée par les circonstances suivantes :

M. Noiz, architecte à Villemoble, avait été demandé, au commencement du mois de mars, par Euphrasie Mercier, qui désirait diviser la propriété en deux et faire construire, dans le p.ager, une nouvelle habitation qu'elle se proposait de louer.

M. Noiz, val dressé les plans, fournit un devis, le tout avait été accepté et les entrepreneurs s'étaient sur-le-champ mis à la besogne.

Cette construction était déjà fort avancée, mais les entrepreneurs n'avaient touché qu'une faible partie de ce qui leur était dû, quand M. Noiz fut prévenu qu'Euphrasie avait vendu la propriété et se disposait à partir après avoir touché le prix de cette vente.

Ceci se passait le 24 juin; ce jour-là, vers cinq heures du soir, Euphrasie se trouvait à la gare quand M. N. X. survint et lui déclara qu'il ne la laisserait pas partir si elle ne lui donnait pas l'adresse du notaire chez lequel avait eu lieu la vente.

Pour terminer cette scène, qui avait attiré beaucoup de monde, Euphrasie écrivit sur une carte l'adresse de M. Renard, notaire, 2, rue du Quatre-Septembre.

Dès le lendemain matin, M. Noiz se rendit à l'étude de M. Renard et formal, payable, se retourna résolument vers les deux individus, en sortant un revolver de sa poche et les invita à ne pas passer du même côté que lui, sous menace de faire feu de son arme.

Comme il parlait, un des individus s'est jeté à lui, croyant le prévenir; mais V... qui était sur ses gardes, a fait feu à deux reprises.

L'homme fit un bond de côté, puis se mit à fuir à toutes jambes. Son camarade l'avait devancé et courait plus vite que lui.

Des gardiens de la paix, attirés par le bruit des détonations, ont essayé de leur barrer le passage; un seul d'entre eux a pu être arrêté.

Cet individu est un journaliste sans travail.

Une des balles tirées par V... avait traversé son hongron sous l'aisselle sans tinter la chair.

Vol de bijoux.—Nous avons annoncé, il y a plusieurs jours, qu'un vol de 90 000 francs de bijoux avait été commis à l'hôtel du Louvre, au préjudice d'une dame P..., descendue dans cet établissement, en compagnie de son amant, M. X...

Enquête ouverte par M. Allis, commissaire de police du quartier, a établi que le véritable coupable n'était autre que M. X..., qui, le lendemain du jour où le vol a été commis, a subitement disparu.

Mandat d'amener a été décerné contre M. X..., qui, pense-t-on, s'est réfugié en Angleterre.

Mois d'un chef de train.—A deux heures du matin, le nommé Joseph Lein, chef de train de la compagnie de Lyon, qui croyait parti depuis une heure par un train de marchandises, a été trouvé mort dans la gare de Bercy.

Le malheureux avait le crâne fracassé. On suppose qu'il sera tombé du fourgon sur la voie pendant que le train était en marche.

Un vol de deux cent mille francs.—Un vol considérable fut commis, il y a quinze mois, dans une grande maison de banque d'une des principales villes de la Suisse. On avait constaté des faux au nombre de quarante, dont les importances (200 000 francs), avaient été payées par la banque.

Aussitôt qu'on se fut aperçu de la contrefaçon des signatures, plainte fut portée à la police, et le signalement de la personne qui avait présenté les traites fut donné aux agents.

La police suisse envoya ce signalement dans tous les pays voisins et en Amérique. On désespérait de trouver le faussaire, qui devait sans doute exploiter d'autres banques, lorsque, hier, les agents de la sûreté ont arrêté dans le quartier d'Hauteville un individu dont le signalement était conforme à celui donné par la police helvétique.

Naturellement, l'individu arrêté a protesté de son innocence, en disant qu'il était négociant anglais, etc., etc.

Une perquisition a été opér

LE LIVRE D'AUJOURD'HUI

DOMESTIQUES ET MAÎTRES

La sécurité du foyer domestique a inspiré à un magistrat un livre fort curieux, plein de faits, qui parait aujourd'hui chez Dentu, sous ce titre : *Domestiques et maîtres*.

L'auteur y traite avec autorité tous les problèmes soulevés par le crime de la rue de Séze. Nous lui empruntons le chapitre suivant :

LE SERVICE DOMESTIQUE DANS L'ANTIQUITÉ

L'un des vices les plus odieux inhérents aux sociétés anciennes, c'est l'esclavage. Tous les peuples de l'antiquité, idolâtres, païens ou bibliques, en ont été plus ou moins infectés. Ce que c'était l'esclavage, avec sa nature perverse, ses atrocités, ses abjections, ses conséquences funestes pour l'individu, pour la famille et pour l'Etat, tout cela est à peu près la corruption et la ruine, il faut le demander aux civilisations grecque et latine, issues l'une de l'autre et qui à successivement dés-honorées.

De par les mœurs et les lois, à Athènes comme à Sparte et à Rome, l'esclave était dépouillé de son caractère d'homme. Il était ravalé à la condition de la brute, et, pis encore, il devenait une chose, une chose dont le maître peut impunément user et abuser à son gré. Le maître a, sur l'esclave, le droit absolu de vie et de mort. L'esclave n'a pas le mariage légal. Il n'a rien à lui, pas même ses enfants. Tout ce qu'il a est à celui qui le possède. Il est marchandé avec ou sans vices rédhibitoires entre les mains des maquignons. Son témoignage est nul en justice, et, vieux ou infirme, il est jeté dans une fosse du Tibre pour y mourir de faim, ayant pour toute sépulture la rapacité des corbeaux. Il est si bien hors la loi que, s'il a le malheur d'épouser une ingénuë, la loi autorise le fils à tuer sa mère.

Un parti pris sanctionné par la loi pour le maintien de l'esclavage... Cette condition de l'esclavage est marquée du double sceau de l'hérédité et de la perpétuité, atteint qu'il est dans sa personne et dans sa race. Vint-on jamais pareil despotisme ? Et comme tout despotisme tend à l'excès, lorsque surtout il est aiguilloné par l'intérêt et non contenu par la religion, il excède bientôt les forces de l'esclave sous le bâton, le fouet, le fer et sous tous les genres de supplice inventés par la cruauté, et dont Plaute n'a pas, dans son théâtre, exagéré la révoltante indication.

Que dire, en effet, de ces vertueux Spartiates qui, chaque année, passaient impitoyablement par le fouet tous leurs esclaves, quoiqu'ils n'eussent rien fait de mal ? — Que dire de cette institution, appelée *Crypte*, par laquelle ce peuple modèle mettait en cage, sous le toit, tous les ans, par un décret des Ephores, les ilotes au moyen de l'assassinat clandestin, les faisant égorger par embuscade et guet-apens ? C'était la chasse aux ilotes désarmés au profit de l'indépendance jeunesse de Sparte bien armée, dont il fallait, par ce l'gal exercice, entretenir la main, déjà si bien préparée à la vertu par la pratique autorisée, glorifiée du vol et de l'escroquerie.

Que dire du libertinage abject des Athéniens, de leurs danseuses, leurs joueuses de flûte, leurs courtisanes, esclaves de plaisir, triées pour cela sur les marchés, et dont les ébats scandaleux étaient l'ornement indispensable des banquets publics et privés, qui n'étaient que des orgies de débauche ? Platon lui-même toujours maître de lui en présence des fautes de ses esclaves ?

Aristote ne comparait-il pas l'âne et l'esclave, assignant à l'un comme à l'autre la pâture, le travail et les coups ? — Voilà pourtant ce que toléraient les lois de Lycurgue, de Solon et de Dracon, les sages et les philosophes, sans parler d'autres vices honteux que la pudeur la plus vulgaire n'oserait même nommer aujourd'hui.

A Rome, où les empereurs et les grands donnaient l'exemple de la cruauté envers les esclaves, c'était pis encore. Sans entrer ici dans l'énumération de ces horreurs, comment ne pas s'indigner des atrocités d'un Titus, si fausement appelé les *Délices du genre humain*, et qui, après avoir noyé sa victoire en Syrie dans des flots de sang inutilement versé, fit égorger de sang froid, à Césarée, 1,500 esclaves pour célébrer la naissance de son frère Domitien, et en fit massacrer autant, à Bérée, en l'honneur de Vespasien son père ? Antoine, au siège de Pérouse, voyant que les vivres allaient manquer, ne défend-il pas d'en donner aux esclaves ? Et ces malheureux

erraient se roulant dans les rues, dévorant l'herbe, et, quand ils étaient morts, il les faisait jeter dans les fossés. Et sans parler d'Héliogabale, qui, voulant que ses esclaves fussent toujours occupés, ordonnait, sous peine de mort, par exemple, à l'un de lui tuer 12,000 mouches, à l'autre 15,000 araignées ; sans parler d'Auguste, lui-même, qui fit crucifier au maître de son vaisseau son homme d'affaires, Eros, parce qu'il avait eu la fantaisie de rotir et manger une caillou que le maître se plaisait à voir dans sa volière. Caton le Censeur ne voulait-il pas que ses esclaves travaillaient ou dormissent, point de milieu, comme si le sommeil était à volonté.

Et ce citoyen romain, Védus Pollion, ne faisait-il pas jeter ses esclaves aux menues de son vivant pour se donner le plaisir de les voir dévorer en entier, parce qu'un d'eux avait, par mégarde, brisé un vase de cristal ? Que dire, sur-tout, de Minutius Basilus et de Macrin qui, pour la moindre faute de leurs esclaves, les mutilaient à plaisir ; et des combats de gladiateurs, et des jeux de cirque où la chair et le sang des esclaves vivants étaient jetés au pâture aux bêtes féroces aux applaudissements du peuple romain, insatiable de tels spectacles ?

Pouvons-nous passer sous silence ces sénatus-consultes Silaniens, voulant que tous les esclaves, abrutis sous le même toit et à portée de la voix, fussent mis à mort si l'un arrivait que le maître ou la maîtresse de la maison eût été assassiné ; étrange solidarité dont Tacite nous apprend, dans ses *Annales*, qu'on ne tarda pas à réaliser les effets à l'occasion du meurtre de Pédanius Secundus ? On massacra 400 de ces esclaves dont aucun peut-être n'était coupable.

La loi Aquilia n'indignait-elle pas la même peine pour avoir tué l'esclave d'autrui ou sa bête de somme ? Et que penser, enfin, de ce principe d'économie domestique du sage Caton, qu'il fallait se débarrasser d'un esclave vieux ou infirme comme d'un vieux cheval, d'un meuble usé, d'un vieux outil ou d'une vieille ferraille ?

Et si les empereurs, les grands et les sages pratiquaient ainsi ces énormités, comme tout vient d'en haut, que devait donc être le sort des esclaves dans les classes inférieures ? Car quel citoyen, si peu usé qu'il fût, n'avait pas d'esclaves à son service quand le prix moyen d'un esclave ordinaire était, en Italie comme en Grèce, d'environ 200 francs de notre monnaie ?

Que pouvait-on, d'ailleurs, attendre d'une institution qui prenait sa source et s'aggravait dans les tristes évolutions de la vie, ou de la piraterie, la violence et le vol, ou de la misère extrême de l'homme que la loi pérorait méprisait à ce point qu'elle en autorisait l'aliénation volontaire ou forcée ?

On a dit que la domesticité était une forme, une transformation de l'esclavage. — Si c'est de la domesticité telle qu'elle existe de nos jours qu'on a voulu parler, il faut avouer que la transformation est plus que complète ou que la forme aurait ici singulièrement emporté le fond ; car nous sommes loin, Dieu merci ! bien loin d'un sénatus-consulte Silanien, et je doute fort que ce fût sans danger pour lui qu'un nouveau Védus Pollion s'aviserait de renouveler, avec nos domesticités d'aujourd'hui, le jeu fantasmatique et sanglant des mureurs de son vivant !

Ne faut-il pas s'abuser étrangement pour voir la moindre assimilation entre l'esclavage et la domesticité ? — Quoi de plus contraire, en effet ? L'un est un fait de violence ou de vol ; il est toujours imposé par le vainqueur au vaincu, à titre héréditaire et perpétuel ; l'autre est un contrat librement débattu et consenti par deux parties d'une parfaite égalité civile et politique, à titre essentiellement temporaire et révoquant. L'un procède du prétendu droit de la force ; l'autre de la force du droit. — Dans l'un, l'homme obéit malgré lui ; dans l'autre, il obéit volontairement. — L'un est, enfin, la dégradation de l'homme ; l'autre l'élève aux sommets de sa dignité par le travail libre, pour l'émancipation à si longtemps différée, la puissance et les perspectives du gain, le travail qui, dégagé de toutes les entraves, réglementées, développées par la charité, rémunéré, honoré comme il doit l'être, répondant bien des questions effrayantes parce qu'elles sont mal posées et porte déjà dans ses flancs le critérium de toute sécurité sociale actuelle et l'avenir des sociétés modernes !

Que si l'on cherche une transformation de l'esclavage, ne l'a-t-on pas dans le *servage* de la glèbe aux temps féodaux ? Le serf est encore esclave sans doute ; mais, au lieu de l'être et de la personne et des biens du maître, il ne l'est plus que du sol auquel il reste désormais attaché. Le serf a son pécule. Il a le mariage légal, à de tristes conditions à la vérité ; mais enfin les profits sinon les

honneurs du mariage lui sont acquis. Il a des droits reconnus à la famille ; et bientôt, grâce à l'affranchissement des communes d'une part, de l'autre aux victoires remportées par la royauté sur les grands vassaux, jaloux de son pouvoir, grâce aux croisades aussi, le serf va s'acheminer, lentement, il est vrai, mais sûrement, à l'émancipation. N'a-t-on pas dit encore que de l'esclave au serf il n'y avait eu qu'un *changement de faction* ? Ce n'est là qu'un spirituel paradoxe historique, hélas ! d'ailleurs, toute vraisemblance. Car n'est-il pas de l'humanité comme de l'homme ? N'a-t-elle pas, comme lui, ses infirmités, ses maladies et la santé ? La Providence n'a pas voulu que l'on passât des uns à l'autre sans transition, c'est-à-dire sans conscience. Elle a même voulu que la conscience eût d'autant plus de durée que le mal aurait eu plus de gravité. Or, l'esclavage a été l'une des plus graves et des plus longues maladies de l'humanité. La conscience a donc été longue et pénible aussi dans les langages du serf. Et de réaction du recul et de progrès n'a pas été accidentelle cette conscience jusqu'à l'heure solennelle de la guérison qui sonna, dans le sublime tocsin de 89, le glas funèbre et définitif de la servitude en même temps que le glorieux avènement et le baptême chrétien de la liberté !

Nous disons le baptême chrétien de la liberté, parce que nous ne saurions, sans ingratitude, oublier, en rappelant l'ère nouvelle de notre rédemption civile et politique, que c'est à la divine rédemption du Christ que nous la devons.

Et pourrions-nous, sans la même ingratitude, ne pas rendre hommage ici à ces grands juristes romains qui, longtemps avant que l'union se fit, en la personne de Constantin, entre l'autorité suprême et la foi chrétienne, subissaient volontiers la naissante influence de celle-ci. Ils en répandaient autour d'eux l'esprit d'humanité, corrigeant, par leurs sages avis, ce que la législation avait de si dur contre les esclaves, proclamant la faveur de la liberté comme une règle de conduite dans l'interprétation des lois à l'endroit des esclaves, et préparant ainsi, hâtant même, par les tempéraments d'une libérale jurisprudence, la transition d'une législation barbare aux codes moins humains de Justinien et de ses successeurs. C'est une des plus marquantes pages de l'histoire que l'alliance qui se fit alors entre la science du Droit et la Foi, la Raison et la Foi marchant, par des voies différentes mais également généreuses, vers le même but, la *Raison* domine, personnifiée dans les violentes rochers, illuminant de leur admirable judicature l'esprit des masses, et la Foi la plus pure dans les Pères de l'Eglise, remuant les coeurs par la plus éloquent sensibilité, les gagnant par leur onction tant que par leurs exemples et ne voulant de la victoire pour les vaincus qu'en la remportant sur les vainqueurs eux-mêmes, non par la voie facile et antichrétienne de l'insurrection des esclaves, mais par la voie, lente, il est vrai, mais pacifique et sûre, de la conversion des maîtres à l'Evangile !

La domesticité fut si peu la transformation de l'esclavage qu'elle a existé avant et pendant l'esclavage. Car il y avait une différence radicale entre ceux qu'on nommait *seruus*, *ancilla*, qui perdaient la liberté, et ceux qu'on appelait *famulus*, *famula*, serviteurs domestiques, personnes de confiance qui étaient au service d'un maître sans perdre leur liberté. C'est donc une erreur historique d'avoir dit que la domesticité était inconnue des anciens.

L'esclave abonda à vil prix sur les marchés chez les peuples bellicieux et pirates de la Grèce et d'Italie. Sparte, seule, pour sa population de 30,000 âmes comptait environ 300,000 ilotes. Chaque Spartiate n'avait-il pas autour de lui, à la bataille de Platées, comme nous l'apprend Hérodote, sept esclaves pour faire sans doute ce héros d'outre un rempart de fer corps ? — Il fallait qu'un citoyen fût bien pauvre à Athènes pour se refuser, en se privant d'un esclave, les douceurs du despotisme. Il y avait telle maison, à Rome, où l'on comptait cinq ou six cents esclaves.

Un certain Cécilius Isidorus n'en laissait-il pas quatre mille à son décès ? Athènes ne comptait-elle pas vingt mille, toute maison un peu bien montée à Rome en avait pour le confort et tous les besoins de la vie les plus multipliés. C'était un objet de luxe dont on tirait vanité. Les femmes surtout aimaient à s'en entourer soit à la maison soit sur la rue. — En était-on mieux servi pour cela ? Tout au contraire, car c'était autant d'ennemis qu'on avait autour de soi, chez soi, et quels ennemis ! Ceux que l'affection du mépris et de la discipline du fouet rendent implacables, vindicatifs et déterminés à tous les excès du vice et

du crime ! Ne pouvant, selon l'expression de Montesquieu, rien faire par vertu, n'ayant goût à rien, pas plus au travail agricole qu'aux occupations urbaines, accablés enfin aux dernières limites du désespoir, les esclaves étaient une cause permanente de terreur pour le maître. Aussi les terres devinrent-elles incultes. C'est ce qui faisait dire à Pléine : *Coli rura ab ergastulis pessimum est, et quidquid fit a desperantibus*.

Les Romains, dans l'enlèvement de leurs victoires, avaient d'abord avec vanité : *Tot hostes, tot servi* ! Il leur fallut bientôt renverser la maxime et dire avec résignation : *Tot servi, tot hostes* ! Aussi voyait-on quelques citoyens judicieux qui préféraient louer un domestique, citoyen libre, pour avoir au moins chez eux quelque sécurité. — Mais tel était le vice fondamental de l'institution d'esclavage qu'ayant tué le travail libre, incapable de soutenir la concurrence du travail servile, il avait inoculé la mollesse et une incurable tendance à l'oisiveté à tout citoyen mercenaire. L'esclavage avait déteint sur toutes les classes et les avait frétées de son contact impur. D'un état de choses qui fait d'un na non deux nations, l'une qui possède, l'autre qui est possédée, l'une qui peut tout et l'autre qui doit tout souffrir, celle des hommes et celle des brutes, résulte une guerre sourde et incessante qui se traduit par le développement des plus mauvais instincts, les plus tristes exemples, et finalement par la corruption générale.

C'est dans l'exercice même de son despotisme que le maître en trouva l'expiation. La terreur seule pouvait contenir les esclaves. Mais que de fois la terreur manqua son effet ! Témoins les guerres serviles, qui se renouvelèrent si souvent et ravagèrent si longtemps la Sicile. L'insurrection commandée par Spartacus, cette guerre de gladiateurs qui plaça Rome sur le bord de l'abîme, avait montré tout ce que le cœur des esclaves renfermait de haine et de vengeance envers les maîtres.

Mais la haine qui éclata en si fréquentes insurrections n'était pas la plus dangereuse : c'était la haine sourde, occulte, permanente que l'esclave nourrissait sous le toit domestique et dans les relations privées ; c'était là que le maître avait tout à redouter et qu'il n'avait pas un instant de repos et de sécurité.

Après le maître pour son esclave, l'esclave répondait par le mépris des ordres du maître et des chaînes qui lui étaient infligées. — Le régime des coups était tel, en effet, qu'au bout d'un an de service l'esclave était réputé par la loi blasé sur la douleur et insensible. Il devenait *celerator*, c'est-à-dire usé, et s'il était, par le maquignon, vendu comme novice, il y avait cas de réhabilitation.

(La fin à demain.)

AVIS ET COMMUNICATIONS

LOTTERIE DES ARTISTES MUSICIENS

Dans trois jours seulement a lieu le tirage de cette Loterie. Que l'on se hâte donc si l'on veut courir la chance de gagner les gros lots de 100,000 francs. Il n'y a plus que quelques billets. M. E. Dètre, directeur, recevra les demandes jusqu'au dernier moment.

En cas de CHOLERA le DESINFECTANT MOSAR est un préservatif très énergique. (Voir annonce ci page.)

FISCHER, opticien-oculiste, 7, rue de la Paix, application de verres spéciaux pour toutes les vues, fatiguées, affaiblies ou malades.

SPORT

COURSES A DIEPPE

Premier jour. — Vendredi 21 août.

Prix du Casino. — 2,500 fr. pour poulains entiers de 2 ans. Distance, 1,000 mètres.

1 Succès (8000), pche, par Stracchino et Annabée, 53 k., au baron de Rothschild (A. Wood).
2 Gabare (4000), pche, 50 k., à M. H. Bouy (Jones).

3 La Madeleine (4000), pche, 50 k., M. M. Ephrussi (Go-ch).

Paris : 7/4 La Bourdonnière ; 5/2 La Madeleine ; 3/1 Succès ; 10/1 Jaquette ; 12/1 Gabare.

Au signal, Succès s'élance en tête suivi de La Madeleine et de La Bourdonnière ; cette dernière lâche en entrant dans la ligne droite tandis que Gabare, se rapprochant vivement, prend la seconde place derrière Succès, qui gagne facilement de deux longueurs. Les derniers, La Bourdonnière et Jaquette, non placés.

Prix de Roumèsnil. — 2,500 fr. pour poulains entiers de 2 ans. Distance, 1,000 mètres.

1 Lotus (8000), pn, par Paladin et Lent, 53 kil., au baron de Rothschild (A. Wood).
2 Laboureur (8000), pn, 53 kil., à M. J. Robin (Lane).
3 Dignitaire (4000), pn, 50 kil., à M. Moreau-Chasson (Wycherley).
Paris : 2/1 Lotus ; 3/1 Parthenay ; 8/1 chachan.

Il s'arrêta de nouveau, observant sans colère la misérable qu'il avait sous les yeux.

Celle-ci, se rassurant par degrés, garda néanmoins toute sa soumission apparente.

— Parlez ! balbutia-t-elle hypocritement. Qu'ordonnez-vous ?... Un nouvel exil ?... Vous êtes le maître...

Claude Martel poursuivait : — La loi est dure, mais c'est la loi : légalement, je suis le père de la petite Martel... Le hasard, hélas ! un hasard ironique et cruel, a jeté naguère cette enfant sous mes pas, et je me suis attaché à elle, ignorant alors l'obstacle qu'un instant sous le coup de l'émotion ; mais il reprit bravement :

— Eh bien ! cette enfant... dites, qu'en feriez-vous ?... qu'en pourriez-vous faire ?... Quant à moi, cette pensée m'est venue de faire ma basse sur elle, et ma conscience m'encourage au rap que je médite...

Oui, cette enfant, je la veux, je la réclame, au nom de la loi... Avez-vous l'audace de résister ?

Il y eut un nouveau silence. Claude Martel était resté dans l'attitude d'un défi superbe.

De son côté, la mauvaise mère se disait tout bas :

— N'est-ce que cela !... C'est moi qui vais être heureuse de la satisfaire !... Toutefois, dissimulant sa joie intérieure sous les dehors d'une confusion profonde :

— Vous êtes le maître ! répéta-t-elle d'une voix faible... Quand bien même je le voudrais, comment pourrais-je m'opposer ?

— Alors, déclara Claude Martel, calme

cun, Mirail, Blason et Joyeux ; 10/1 Laboureur ; 12/1 Bollen ; 14/1 Dignitaire ; 16/1 Frelon.

Après plusieurs faux départs, Mirail prend en tête devant Joyeux, Laboureur et Dignitaire. En passant devant les tribunes, Laboureur a l'avantage ; mais, à la fin du parcours, Lotus gagne d'une encolure. Dignitaire troisième à un même intervalle ; Frelon et Mirail loin derrière.

Parthenay, réclamé pour 4,334 fr., plus le prix, par M. Wilde.

Prix spécial. — 1,500 fr. pour chevaux de 3 ans. Distance, 2,500 mètres.

1 Beaumesnil, pn 3 ans, par Blenheim et Brown Rosalind, 56 k., au comte de Vauvieux (Harley).

2 Cupidon, poulain 3 ans, 36 k., à M. A. Khan (Gov-y).

Paris : Ou pour Beaumesnil. Beaumesnil mène dès le départ avec une longueur Chidion, et le cheval du comte de Vauvieux gagne facilement.

HANDICAP. — 4,000 fr. pour chevaux de 3 ans et au-dessus. Distance, 2,800 mètres.

1 Marguillier, pn 4 a., par Apollon et Middlesex, 54 k. 1/2, à M. L. Delâtre (Carrai).

2 Le Nôtre, pn 4 a., 61 k. 1/2, comte de Morny (Newby).

3 Stalira, pche, 4 a., 54 k., au comte de Bertheux (Clyric).

Paris : Egalité Marguillier ; 4/1 Stalira ; 6/1 Mineure ; Le Nôtre ; 10/1 Le Vigneau.

Marguillier mène dès le départ, précédant Stalira, Le Vigneau, Mineure et Le Nôtre. En face, Marguillier et Stalira prennent trente longueurs sur les autres.

Entre les deux derniers tournants, Marguillier dépasse la porche du comte de Bertheux et gagne facilement de deux longueurs. Le Nôtre parvient à faire dead-heat avec Stalira pour la seconde place. Mineure et Le Vigneau, non placés.

Prix duquesne. — (Steeple-chase. A réclamer). 2,000 fr. pour chevaux de 3 ans et au-dessus. Distance, 3,500 mètres.

1 Epône (4000), pche, 4 a., par Apollon et Epopee, 65 k. 1/2, à M. Magne, (Keltick).

2 Percy (8000), h., 6 a., 75 k., à M. G. Guinebert (M. Hafford).

3 Verlon (4000), h., 6 a., 71 k., au capitaine George (Blinco).

Marplot (4000), h., 71 k., à M. Richard Hennessy (Pettit) tombé.

Clontarf Boy (6000), h., 70 1/2, à M. J. Archibald (Keltick) tombé.

Paris : 5/4 Percy ; 3/1 Marplot ; 4/1 Clontarf Boy ; 5/1 Epône ; 8/1 Verlon.

Clontarf Boy mène d'abord, suivi de Percy, Verlon, Epône et Marplot. En face, Marplot tombe et se casse la jambe. Au second tour, Clontarf Boy désarçonne son jockey. Percy continue alors en tête ; mais, sur le plat, il est rejoint par Epône, qui, après une belle lutte, l'emporte d'une courte tête. Verlon mauvais troisième.

GRANDE COURSE DE HAIES INTERNATIONALE. — Handicap. — 5,000 fr. pour tous chevaux de 3 ans et au-dessus. Distance, 3,000 mètres.

1 The Duke, h., 5 a., par Barbillon et Lady Abbas, à M. W. Wilde (Bishop).

2 Incartade, pche, 4 a., 64 k. 1/2, à M. P. Dervilly (Summers).

3 Citronelle, h., 6 a., 65 k. 1/2, à M. J. Archibald (Keltick).

Paris : 2/1 The Duke ; 5/1 chacun, Vengeur et Incartade ; 8/1 ch. Citronelle, Voltaire et Diplôme ; 10/1 Sorgho.

Diplôme fait le jeu, suivi de Incartade, The Duke se détachent, les autres suivent péniblement.

Au dernier tournant, The Duke rejoint Incartade, la dévaise et gagne au petit galop de deux longueurs.

Citronelle prend la troisième place à six longueurs. Les derniers : Diplôme et Vengeur.

Vin d'office : La barrique franco à domicile 180 francs et 4 francs la bouteille.

Livraison immédiate dans Paris. Expédition par caisses ou paniers assortis.

CHAMPAGNE : GEORGE GOULET

LA PATRIE est distribuée chaque jour à tous les voyageurs de l'HOTEL CONTINENTAL.

MAISONS RECOMMANDÉES

Jarro Arquebuser, 81, rue Lafayette.

An Paradis des Enfants 156, rue de Rivoli.

Pharmacie Normale, 19, rue Drouot.

Labourette, carrossier, 105, avenue Malakoff.

Reynaud, chimiste (Spéc. flanelle du pin Silvestre), 22, rue de la Paix.

A la Religieuse Deuil. — 2, rue Tronchet.

Belvaux, Porcelaines, 18, rue Royale.

Thonier frères Meubles bois courtois, 16, boulevard Poissonnière.

E. Bourgeois Grand dépôt porcelaines, 21, rue Drouot.

Envoi franco des dessins prospectus.

et digne... la chose poura se régler promptement, sans bruit et sans scandale ; votre amour-propre m'en répondra... L'enfant est bien où elle est ; il s'agit de l'y laisser tranquille, sans même lui donner signe de vie ! appuya-t-il lentement, d'un ton où respirait la décision et l'autorité.

— Je comprends... murmura Caroline. Je comprends et... j'obéirai.

— En ce qui vous touche personnellement, madame, croyez-moi : vous voulez voyager ; eh bien ! ne changez rien à vos projets de voyage.

— Oh !... soyez sans crainte, monsieur... Bienôt je quitterai Paris, la France... Je disparaîtrai... on n'entendra plus parler de moi jamais, jamais !...

— C'est bien, approuva Claude Martel avec une noble simplicité. Maintenant, ajouta-t-il en se disposant à se retirer, afin que personne ne puisse même soupçonner ce qui vient de se passer entre nous, reprenons bien vite chacun le maintien qui sied à notre rôle : vous êtes Caroline Riga ; je suis Claude Martel !...

Et froidement, sans que son visage exprimât ni mépris, ni compassion, il sortit.

L'instant d'après le battant d'une porte s'ouvrit discrètement derrière la tapisserie.

— Madame, dit Juliette à demi-voix, sans se montrer... William demande si madame a changé d'avis, si madame ne sortira pas aujourd'hui ?

— Oui, Juliette, j'ai réfléchi... je renonce à la promenade... Laissez-moi !... Dans un instant, je vous serrerai pour que vous veniez m'aider à dévêtir mon amazone...

Demeurée seule, l'aventurière s'abîma dans une sombre rêverie.

FUSILS ANGLAIS

Augmentation de Qualité. — Diminution de Prix
CHOKROBE GREENER
Portée : Un tiers en plus que tous les autres fusils
Top lever
Boîte terre
275, 325, 400, 450, 500, 550, 600, 675, 750, 800, 850, 900, 950, 1000.
HAMMERLESS-GREENER
Les meilleurs qui existent : 550 f., 675 f., 825 f., 950 f.
CATALOGUE FRANCO
8, AVENUE DE L'OPERA, PARIS

Tous les bons ouvrages qui doivent entrer dans la composition d'une bibliothèque bien choisie sont livrés immédiatement et complets, par la librairie L. Hébert, 7, rue Perronet, à Paris, avec les facilités de paiement suivantes :

A Paris, 5 francs par 100 francs, soit un vingtième de la facture par mois.

Dans les départements, les recouvrements se font tous les quatre mois, à raison de 20 francs par 100 francs, soit un cinquième du montant de la facture.

Le Catalogue est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande.

VOITURES

300 prêtes à livrer
Spécialité de Voitures en tous genres depuis 500 francs

GRAND CHOIX DE BONNES OCCASIONS
Prix et Conditions exceptionnels

LABOURDETTE
105, AVENUE DE MALAKOFF, PARIS
près l'avenue du Bois-de-Boulogne
1^{re} Méd. aux Expositions 1854-57-73-78

HOTEL CONTINENTAL

MENU
DU Dîner du 22 AOUT

Potage vermicelle
Hors-d'œuvre variés
Filet de barbe au vin blanc
Pommes nature

Contre-filet à la broche garni Dunoise
Timbale de volaille Valenciennes
Canetons de Rouen au cresson

Salade
Choux-fleurs crème gratin
Fèves

